



# Aragon,

cet amour infini des mots





## Du même auteur

*Elégie à Romano*, Préface d'Aragon, E.F.R.

Editeurs français réunis, 1980.

*Carnet de route* avec un photo-poème d'Aragon

Editions du Rocher, 1993.

*Aragon/anti-portrait*, Album de dessins et textes inédits

Editions Maisonneuve et Archimbaud, 1997.

*Bonheur Fantôme*, préface d'Alain Jouffroy, illustré par Arroyo

Editions Cercle d'Or, 1993.



Hamid Fouladvind

Aragon,  
cet amour infini des mots



Orizons

2009





« Je ne puis t'apporter  
Que les reflets des étoiles  
Et les parfums des pierres  
Les souvenirs de tes souvenirs  
Ce que tu sais et ce que tu ne sais pas  
... et cette musique qui n'a pas de nom ».

Philippe Soupault  
(Ode à l'amitié)



Louis Marie Alfred Christine Aragon, fils de Jean Aragon et Blanche Moulin – ayant pour parrain Louis Aubert et Constance de Villerslafaye ou Marie Toucas comme marraine – est né en secret le 3 octobre 1897 dans un immeuble de la rue de Villars, non loin de l'esplanade des Invalides, dans le septième arrondissement de Paris.<sup>1</sup>



1. Registre des baptêmes de la paroisse de Neuilly-sur-Seine, daté le 3 novembre 1897, signé Louis Aubert (alias Louis. Andrieux) et Constance de Villerslafaye improbable comtesse de fiction ? (pour Marie Toucas, alias Blanche Moulin) épouse de Jean Aragon. Vrai-faux document qui tente de faire croire que l'enfant Aragon est né à Madrid le 1er septembre 1897.







# Le secret d'une naissance









Louis, il m'arrive de t'oublier les jours de ciel gris quand les avenues sont vides et silencieuses, comme hier, le long de la Seine, en traversant le fleuve à demi embrumé ou là-bas, de l'autre côté du pont des Arts, derrière les murs transis de la gare d'Orsay, au beau milieu de la rue du Bac, dans le quartier où tu habitais.

J'entends une voix au timbre cassé. Je n'ai pas besoin de fermer les yeux, je me souviens très exactement de ton visage, de l'écriture serrée des rides sur la peau.

Ton œil bleu s'allume tel un projecteur sur la scène où le temps, soudain, s'est arrêté.

Pourtant Paris a changé d'âme et de couleur. Ses réverbères ne scintillent plus le soir. La ville n'est plus qu'un musée. Les miroirs et les vitrines ne débordent que de futils mirages, reflets incertains, bribes de phrases au hasard des mots et des rues.

On croirait entendre virevolter le son ou les échos des paroles sous les voûtes des arches et des monuments. Parfois je perçois le nasillement d'un phonographe qui tourne dans ma tête. Les pavés de pierre ont presque tous disparu. On dirait qu'à présent la rue de Varenne n'est plus qu'un long courant d'air.

Louis... Louis, semble chuchoter la pluie. De minuscules gouttelettes d'eau glissent sur le fil invisible du souvenir.

Une image surgit, c'était il y a longtemps, le 3 octobre 1897... J'entends résonner le bruit sec des sabots d'un attelage. Venu de l'avenue de Villars pour déboucher près des Invalides, un fiacre – ou un cabriolet d'antan – passe à vive allure dans la rue de Varenne. À l'intérieur de la voiture, la silhouette de *l'homme-aux-gants-gris*





est dissimulée dans la pénombre. Je crois distinguer en un bref éclair sa main gantée posée sur le rebord de la portière.

Dans la pénombre bleue les fenêtres s'allument, les becs de gaz brillent au loin. Le ciel est placé sous le signe ascendant de la Balance.

« Il était dans cette voiture fermée à deux chevaux, qui m'a croisé sans que je ne la remarque, mais il y avait des rideaux verts sombre derrière les vitres, une main les a soulevés, j'ai cru reconnaître les gants gris perle de ce *parrain*... »<sup>1</sup>

Plus d'un demi-siècle plus tard l'enfant naturel devenu adulte évoque ce père mystérieux qui lui avait donné illégitimement la vie :

« ... Mon père est marié, il faut vous dire, avec un vieille dame que je ne connais pas. Alors il n'habite pas avec nous... J'appelle publiquement mon père mon tuteur, et maman Marthe : il est convenu que pour les autres je suis un enfant adoptif de Grand-mère. Ma mère s'appelait Blanche et elle est morte, son mari est parti pour l'Espagne ou l'Amérique du Sud ».<sup>2</sup>

Qui était donc ce monsieur si important dont toute la famille ménage obstinément l'anonymat ?... Louis Andrieux, personnalité en vue, député et doyen de l'Assemblée Nationale, préfet de police et procureur de la République, anticlérical notoire qui expulsa les religieuses de leur couvent et dirigea la répression des communards.

Ce grand personnage de la vie politique combatta Napoléon III, sera nommé ambassadeur à Madrid en 1882 et restera député jusqu'en 1924.

La photographie d'un père factice est accrochée au mur de la

1. *Le Mentir vrai*, Gallimard, 1980.  
2. *Le Mentir vrai*.





chambre d'enfant et l'on croit y reconnaître le portrait d'un monsieur en redingote croisée, bordée d'un large ruban de soie avec une tête qui se dresse, altière et rigide, comme sous les ciseaux d'un coiffeur. Ses cheveux noirs parsemés de blanc ferment un toupet à droite et une raie à la naissance tandis qu'une barbe partagée en deux lui donne l'air d'un mannequin ou d'une gravure de mode.

Puis ce *faux* père devient sur l'insistance du parrain le *vrai* :

« ... Cette fois, on a mis au mur une grande image un peu passée, jaunie, de mon vrai père, comme s'il y avait toujours été. Plus jeune que je ne l'avais connu, la moustache batailleuse, une seule main gantée, l'autre tenant le gant sur la canne, en pied. N'empêche que je dis toujours Marthe à maman, devant le monde... Maman, pour nous, c'est un nom secret, les portes fermées ». Longtemps la mère passera pour être la sœur de l'enfant.

Je t'imagine en garçonnet, vêtu ou plutôt sanglé dans une tenue de duel, prenant des cours d'escrime que t'imposait ton *parrain* :

« J'aime bien le catéchisme, la seule chose c'est qu'avant de commencer mon catéchisme, tous les jeudis et dimanches matins depuis l'âge de six ans, je me rendais à travers le Bois du côté de la place Victor Hugo à la salle d'armes de mon père ». <sup>3</sup>

La voix du maître scande : « battez, contre-de-quatre, battez ! Contre-de-sixte !...Un deux, deux un ! »

Je retrouve une de tes photographies d'enfance. J'interroge, en silence, ce regard mélancolique qui se perd dans la dérive des songes.

Ton origine est inconnue, dis-tu, ton passé se perd dans le gouffre du temps... Je ne chercherai pas à réinventer ton enfance, ni à expliquer cette solitude et ta colère.

Pour toi les commencements se situent au cœur des mots, dans le manque et l'absence où tu te réfugies. Ton berceau est la langue et tu grandis dans l'apprentissage et la pratique d'une passion

3. *Le Mentir-vrai*, Gallimard, 1980.





inavouable que l'on ne saurait assouvir que dans le secret le plus absolu :

« J'ai cherché, j'en conviens, comme d'autres dans l'opium, dans de petites histoires que j'inventais, l'illusion d'une puissance infinie sur le monde ».<sup>4</sup>

Tu te mets à écrire en cachette, tu dictes tes récits et tes premières romances.

De cet imbroglio familial riche en mensonges et affabulations, l'enfant échafaude sa propre fiction romanesque.

« Pauvre gosse dans le miroir. Tu ne me ressembles plus, pourtant tu me ressembles. Tu n'a plus ta voix d'enfant. Tu n'as plus qu'un souvenir d'homme, plus tard... Je me répète cinquante cinq ans plus tard, ça déforme les mots et quand je crois me regarder, je m'imagine. Je crois me souvenir, je m'invente.»<sup>5</sup>

Nous sommes dans les années qui inaugurent le vingtième siècle. En 1900, lors de l'exposition coloniale, tu passes des heures dans les royaumes exotiques et merveilleux qui t'éblouissent. Les pays lointains et les grands voyages te fascinent. Encore gamin, tu t'amuses sur le trottoir roulant. Tu t'imagines voguer, tel un Aladin des temps modernes, sur un tapis volant. Tu assistes au spectacle de marionnettes du théâtre d'enfants puis, plus tard à la maison, tu dictes ta propre chronique familiale intitulée : *Les Rouné*—une sorte de *Rougon-Macquart*—que tes tantes transcriront sur des cahiers épars.

Dans tes jeux d'enfant tu parles, tu te racontes et tu t'inventes, avant même de savoir vraiment lire ou écrire.

À l'âge de dix ans, c'est l'entrée à l'école St. Pierre de Neuilly. Tu as déjà beaucoup écouté et lu : récits, feuilletons, histoires d'aventures dans le *Journal des voyages*, *Mon Bonheur*, *Mon beau livre* et autres magazines illustrés. C'est l'époque du cinématographe, des premiers films muets, des serials tels que *les Vampires*,

4. *Le Libertinage*, Préface à l'édition de 1924, Gallimard.

5. *Le Mentir-vrai*, Gallimard, 1980.





*Pardaillan, Musidora*. La chanteuse Cléo de Mérode t'inspire une pièce de théâtre *Les enfants de Cléopâtre*.<sup>6</sup>

Tes premiers écrits sont des poèmes ou des proses théâtrales, des pièces inspirées de la vie de Charles d'Orléans, Tamerlan ou Hâfez, tragédies en vers où l'action se situe en Perse, dans Chirâz assiégée. En classe de sixième, tu découvres Maurice Barrès grâce au 1er prix de français qui t'es attribué.

« J'ai bien passé la moitié de ma vie à lire. Dès mon enfance, je lisais tant que mes parents fermaient à clef les bibliothèques et ne savaient qu'inventer pour m'arracher aux livres. J'avais huit ans, j'étais en classe de neuvième, j'avais déjà pratiquement lu tout le programme du bac ». Il l'avoue : « Je n'ai pas commencé par les livres d'enfants, on m'a appris à lire dans le *Télémaque* de Fénelon, Mme de Ségur, Jules Verne... tout ce qui tombait sous la main : imprimés, annuaires, réclames ».<sup>7</sup>

De Montherlant qui fut ton camarade, à l'école de St. Pierre de Neuilly, tu écris : « C'est un solide, il est le meilleur gardien de but à balle-pied (football). Il a une bonne gueule, le visage toujours brûlé comme si c'était l'été, avec des yeux clairs, là-dedans, la casquette en arrière, la pèlerine courte, et son cartable à lui... »<sup>8</sup>. Tu l'évoques sous le nom de Guy : « ... Quand on a des sous, on achète des coquelicots à l'épicerie du coin de notre rue, sur le boulevard... Avec Guy, on parle librement romans et poésie ».

Ta mère que l'on faisait passer pour ta sœur écrivait et traduisait des romans. Edmond était auteur et quant à Louis Andrieux, ton père, on sait qu'il a laissé de nombreux ouvrages : *Souvenirs d'un préfet de police*, *À travers la République*, *La Commune à Lyon*...

Edmond Toucas, ton oncle maternel, fils de Fernand Toucas qui vécut longtemps à Istanbul à la tête d'une maison de jeux, revient de Turquie pour fonder à Paris une petite revue littéraire

6. « ... J'entrepris, sur le beau papier épais des cabinets d'écrire au crayon une pièce de théâtre » *Le Libertinage*, Gallimard, 1924.

7. *Discours à la bibliothèque de Stains*, 1958.

8. *Le Mentir-vrai*, Gallimard, 1980.

